Une barque au bout du lac

Edouard El-Kharrat

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ema/464>

DOI : 10.4000/ema.464

ISSN : 2090-7273

Éditeur

CEDEJ - Centre d'études et de documentation économiques juridiques et sociales

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 1991

Pagination : 199-218

ISSN : 1110-5097

Référence électronique

Edouard El-Kharrat, « Une barque au bout du lac », *Égypte/Monde arabe* [En ligne], 6 | 1991, mis en ligne le 08 juillet 2008, consulté le 07 juillet 2022. URL : <http://journals.openedition.org/ema/464> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ema.464>

Ce document a été généré automatiquement le 7 juillet 2022.

Tous droits réservés

Une barque au bout du lac

Edouard El-Kharrat

NOTE DE L'ÉDITEUR

Ce texte est extrait du roman *Râma wa-l-Tinnîn* (Râma et le Dragon), d'Édouard el-Kharrât, dont il constitue le second chapitre. Traduit de l'arabe par Catherine Farhi, qui a entrepris la traduction intégrale de l'ouvrage.

- 1 Quand la terre resplendit sous le soleil et que vint le jour, je m'en fus vers l'étang. C'est là que je la vis, l'inhumaine. Ma chair frémit quand je la regardai. Sa peau était fraîche et douce. Et depuis son amour vit toujours en mon corps.
- 2 L'éblouissement qui s'écoulait pourtant par la voûte du monde avait un instant pâli derrière une blanche nuée. Et l'auberge, grêlée, murs de pierre grise, larges portes au treillis vermoulu mouchetées de trous creusé par le soleil et le vent salé, se dressa, en contrebas derrière elle, vitres fermées, rideaux tirés ; son pauvre mur de clôture lézardé de part en part. Les vaguelettes du lac moururent, les eaux semblèrent comme une plaque d'argent. Sur la terre meuble, sableuse au sombre scintillement du sel des petits tas de brique semblaient peser de tout leur poids.
- 3 Un coup de feu claqua au loin, et il s'était dit : « Un bédouin qui chasse la caille... pour la vendre aux touristes. » Le tonnerre déchira soudain le ciel : c'était un envol de Migs, leur fracas oscillant entre les nuages bientôt ravi par l'horizon.
- 4 Sa résolution était prise, il se l'était dit au réveil : prendre une barque, prendre le large sur l'étang. Il s'en allait maintenant, marchant vers la passerelle de bois, manquant glisser à chaque pas sur les mousses gluantes des galets dans les eaux basses, faisant éclater sous ses espadrilles noires les minuscules coquillages poussés sur la pierre dure, dont le sourd, l'impalpable craquement se perdait dans l'immensité du silence. Puis il bondissait allègre et maladroit, de pierre en pierre, souriant pour lui même, les bras tendus comme un équilibriste pour corriger son mouvement trop rapide. Une vie nouvelle, une surabondance d'air, d'arôme acide et de fraîcheur sourdait en lui. Et,

debout, là, un instant, il s'emplissait à plein bonheur de ciel blanc et vapoureux. Râma... Râma...

- 5 Le désir mordant, brûlant, de son giron tiède, doux, de son giron retrouvé. De ses épaules blotties au creux de ses bras. De ses yeux... Le désir qui, subitement monte, l'appel étouffé une fois de plus. Rama, Rama, qu'es-tu devenue ? Où es-tu, toi si loin de moi maintenant ?
- 6 *Non, ce désir ne doit pas m'anéantir, ni ses vagues déferlantes m'engloutir, vagues de larmes qui enflent, qui m'emportent pour retomber. Non, je ne laisserai pas les flots mêlés m'aveugler de leurs se/s brûlants : je suffoque de clameurs que les eaux répriment.*
- 7 Mais la volonté, mais les intentions, n'ont jamais le dernier mot. Elle lui avait dit : ... « Il ne dramatise pas les choses... » Elle parlait d'un ami, qu'il ne connaissait pas, combien en avait-elle d'amis ? Et quelle sorte d'amis ?
- 8 Ne le blâmait-elle pas, avec ménagement ? Faisait-elle allusion à ce rien d'intrigue qu'il y avait dans son regard sur les choses ?
- 9 Il l'avait observée, comme toujours, pour savoir qui elle était, et il ne lui avait pas dit : cela n'arrive-t-il pas dans la vie ordinaire ? Chaque instant qui nous assaille n'a-t-il pas son rôle dans une tragédie sans mots – qu'on l'accepte ou qu'on la refuse – banale mais bien là ? Et là, n'y a-t-il que la charge d'une douleur à bout de force qui se fiche dans le terreau de l'âme ? Rien que la douleur ? Le monde évidemment est pétri de douleurs.
- 10 Ou elle allait, sans doute aucun, le lui dire, bien sûr, mais pourquoi le halo théâtral ? Oui, elle le dirait certainement, remettons les choses à leur juste place, pour ne pas les rendre banales.
- 11 Mais mon amour, notre vie banale, c'est cela la tragédie sans forme et sans fond toujours recommencée. La douleur est sa vérité. Mais à chaque fois, à chaque instant sa fiévreuse dureté n'est jamais égalée. Les formes n'ont pas de sens, les mots sont des non-sens, mais la violence des tragédies fait sursauter la chair vivante, la chair nue. Celle-ci non plus n'a pas de forme, ni de parole pour la porter. Je la connais, je ne sais jamais la dire.
- 12 Tous le monde la connaît, d'une façon ou d'une autre. Ce n'est qu'une forme nouvelle, mon amour, une fois de plus cette fois. Voilà tout.
- 13 Pas d'issue au cercle vicieux de la banalité, au regard immonde du désastre.
- 14 La soif d'un amour sans cesse inassouvi le trouvait sans résistance dans sa chambre silencieuse et le submergeait malgré tous ses refus. Elle lui avait dit : « Je pourrais peut-être venir cet après-midi..., oui, peut-être – sans plus – sinon... bon, heureux voyage. »
- 15 Le bonheur; une autre histoire. Il ne fit pas de drame. Mais cette vaine attente, comme l'attache intime qui fonde sa vie, jusque dans le désir, jusqu'au dialogue silencieux avec elle – s'est à présent rompue. Il n'aspire désormais qu'à retrouver les inflexions de sa voix, leur mélodie chaude, ou seulement la tiédeur de son souffle, ses gémissements. Mais il ne les entendait pas, et c'était comme s'il allait ne plus les entendre. Volonté déjouée forcément. Et il ne se produira rien. Tous les ponts sont coupés. Qu'y faire ? Il se dit : descendre, maintenant, partir à sa recherche, à travers les rues du Caire la nuit; le Nil et le pont que nous avons traversé ensemble ; laisser à ma droite la rue qui débouche sur d'étroites impasses bruisantes de rêves, de semi-vérités, de tourments, jusqu'à la vieille demeure dont l'image insistante me poursuit sans cesse, obsédante, la vieille maison de ma folie ; et je passe, je la dépasse cette rue que je veux haïr – en vain

– et je l'oublie un instant, comme tant de choses que je repousse rudement de la main, et le taxi m'emmène sur la route de nuit, et je demande, je m'arrête aux kiosques à cigarettes, je quémade ma route vers elle ; et nous bifurquons, zigzaguons par les rues descendantes et je frappe à sa porte. Mille excuses, elle se matérialise *sans transition dans son rêve, mille prétextes, scène du visiteur nocturne – qui part en voyage le lendemain – étranger de la nuit. Les événements tournent tout autour d'elle et les personnages de son autre vie font cercle autour de lui et l'accablent de salutations et de mots de bienvenue et d'ahlan wa sahlân tu prends une bière ? Tu as dîné ? Qu'est-ce que tu deviens ? Et il enterre le tableau vivant, il étouffe le rêve et presse de ses mains le sang abstrait du mirage, il n'arrivera rien.*

- 16 Reste la désolation. Désolation éternelle. Horizon hors de portée. Quand en finira-t-il de cette nostalgie énorme, sans espoir ni fin ?
- 17 Quand la vague de larmes déferla, comme si souvent désormais, pour le balayer dans sa prison absolue, le déchira avant de se retirer, une peur soufflait comme une haleine dans la maison. Une peur sans raison, sans issue. Des respirations étrangères, embusquées qui le menaçaient confusément, mais qui étaient là, présentes, dressées, il avait peur. Les fenêtres ouvertes sur la chaleur de la nuit étaient muettes, closes sur ces effarantes respirations. Il ne bougeait pas. Sa résistance faiblissait graduellement devant cette peur. Il souleva le récepteur, malgré lui, comme pour appeler au secours, il se contint, une fois de plus, en se moquant de lui-même ; rien de nouveau dans sa conduite :
- 18 « Allô, comment ça va mon vieux ? Qu'est-ce que tu deviens ? Non... pas du tout, je pars dans quelques heures, oui, te voir avant de partir. Bon... Si tu peux venir... Je suis seul à la maison... Oui... Un peu triste, bien sûr... Si tu pouvais venir. »
- 19 Une autre lézarde se fit, un tremblement dans la voix, il le sentit avec angoisse.
- 20 – « Mais pas du tout... Assez mélancolique, à la vérité, et un peu inquiet, c'est tout ». Il rit, mal assuré : « Je ne sais pas, moi, non rien, une appréhension comme ça... Sans raison... Non ce n'est pas la première fois que je voyage... Une heure ? Parfait, je t'attends... »
- 21 Il s'abandonna après cela à une panique totale, les normes se brouillèrent, tout perdait brusquement ses contours. Il n'y eut plus qu'un jaillissement d'eau, des gerbes de douleur et de solitude. Dure éruption des rocs. Il taillait dans la pierre, il n'y avait plus que ce hululement rauque, sourd, une douleur de bête sans défense qui montre les crocs.
- 22 Les gans se recommencent toujours. Quel ennui !
- 23 Il se dit : *Et d'ailleurs, au fond de lui-même, chacun de nous croit que ce qui lui arrive est unique, n'est arrivé à personne d'autre que lui, et n'arrivera plus... Comme ce simple cri que je sens monter en moi, malgré moi, à ton nom, Râma... Râma... irradie des ondes d'amour entrechoquées dans une mer fermée et toujours, toujours, m'inonde les yeux.*
- 24 Te souviens-tu, cette nuit où tu étais venue chez nous ? Nous avions pris un verre et parlé de ta dernière mission. Tu étais comme à l'accoutumée brillante, incisive, tes remarques, pleines de traits sûrs, ironiques et enjoués sur ta compagne de chambre : et comment tu retrouvais le tube de pâte dentifrice sous ton oreiller, ou son soutien-gorge dans ton sac à main à côté d'un mouchoir. Et nous avions ri. Tu avais aussi raconté comment la veille tu avais bu deux verres de trop, trop vite saoulée, car tu te saoulais vite. Tu me dis plus tard qu'à une certaine époque, tu t'es aperçue que tu te mettais à

boire et que tu avais lutté pour te reprendre. Tu t'étais saoulée avec des amis et tu avais chanté. Ta voix n'a rien d'enchanteur, disais-tu, mais tu t'étais prise à chanter.

- 25 Je te revis subitement dans le désert des vieilles lunes ; carrosseries des voitures à l'arrêt, éparées, tous feux éteints ; goût du sable fin porté par la brise nocturne. Le chalet dans les vents secs du désert, portes ouvertes, les gens assis, leur va-et-vient dans la douloureuse pénombre de mon mauvais rêve. Et toi, gaie, tu chantaient avec un détachement où je crois deviner du désespoir, un cri de délivrance, et du défi cependant, refus des idées reçues et des préjugés. Toi, en pantalon, assise sur un matelas posé sur le sable.
- 26 Tu m'avais dit : « J'ai envie de me laisser aller à des choses inconsidérées. C'est de nouveau le rythme de mes premières révoltes. Est-ce l'impossibilité de toute extravagance dans tout ceci et entre nous qui me ramène vers ce temps ? A redresser de nouveau la tête, rebelle à la face de tous ? » Était-ce lors de cette première nuit de Ramadan ? Ou une autre nuit ?
- 27 *Mon coeur crie de révolte, mon amour. Et je l'étouffe. Je voudrais d'un seul coup pulvériser le monde, la roche des rêves, en réunir de mes mains les éclats, et les projeter avec une joie féroce à la face de toutes les autres roches, les planter profond au coeur du monde minéral dans une rage irrationnelle ; les noyer, en faire éclore les tiges folles aux cheveux défaits des roseaux, contenir le désir qui implose entre mes poumons brûlés. Que la douleur batte jusqu'à ce que mon cœur se crucifie et sèche, pylône pour ouvrir une brèche vers l'impossible, et je te serrerai alors sur mon coeur, enfin ramassée, toi, ma sorcière dispersée, mon trésor ma passion, ma gloire, et tu seras une. Je voudrais effacer du bout de mes doigts tous les stigmates monstrueux sur la face du monde, et lacérer de mes ongles la chair vaine, falsifiée des pierres, d'où dégoutte lentement une humeur claire. Et démolir, démolir, l'asservissement et la barbarie qui guettent, la désespérance et le silence lovés derrière les yeux. Je t'aime tant que je voudrais prendre dans mes mains ton doux visage brun, en presser les contours jusqu'à ce qu'il s'imprime sur les os de ma main et remplisse ces mains vides, comblées un instant, et pour l'éternité. L'eau s'enfla soudain de bêtes hurlantes, chavirant la gueule vide et se lacérant de leurs longues dents.*
- 28 Je t'ai dit : Oui, hier, tu étais aux Pyramides, au Chalet. Tu n'avais pas dit où tu étais, et tu répondis, avec dans la voix un brusque éveil, surprise comme en alerte devant un danger : Comment le sais-tu ?
- 29 Tu sais bien couvrir tes lignes de défense. Mais moi aussi – oui moi – je connais un peu l'art subtil des manoeuvres.
- 30 Tu avais raconté comment la paillasse avait pris feu, d'une brûlure de cigarette ou d'un éclat de cendre – n'y avait-il pas aussi dans ce décor des grillades, avec les boissons et le chant ? – et comment tu lui dis : « Pas de doute mon grand, tu es soit noyé dans ton amour, soit complètement parti ! ».
- 31 Ta voix en cet instant eut une inflexion étrange dont l'écho me traverse encore, et qui s'est épaissie depuis de mille autres charges.
- 32 Le jour de ton anniversaire, une voiture, transportant ce qu'au monde j'ai de plus cher, change de route, bifurque à droite, dans une rue encombrée, vers une vieille demeure à la porte étroite et sombre. Frôlement de deux épaules, dans un taxi bondé, là devant moi, un regard contenu lourd de secret, une chanson muette sur un bout de papier, une conversation au téléphone – de ce ton que je connais si bien – des vers dans un vieux journal, un rendez-vous de travail, une soirée à la maison, une feuille blanche, papier pelure avec en tête : « Le Caire après minuit », mille hameçons qui déchirent mes

pensées ; hurlement silencieux, vorace. Comme elles sont légères les choses qui tissent la mort, et comme elles sont nombreuses tout autour de nous.

- 33 « Serais-tu jaloux de lui ? » me dis-tu. Ton regard tendre, joueur. – « Je suis jaloux de tous les hommes dans ta vie, tous. – Quel enfant ! » Tu m'effleuras le menton du doigt, effaçant une plaie nouvelle.
- 34 Mon bras sur ta cuisse nue. Ta chemise blanche, courte découvre la courbe soyeuse et sombre de ton ventre ; les herbes légères drues. Par la longue ouverture dans le voile de nylon, je voyais tes seins gracieux se profiler, gorgés, tenus ; ton buste qui porte latente, assoupie, mûre, l'énigme même de l'amour.
- 35 Quand nous descendîmes dans la rue endormie, tu me dis :
- 36 – Ces derniers temps j'ai repensé à ce qui s'était passé dans notre ville magique, mille fois je l'ai évoqué.
- 37 – Oui, comme si c'était un rêve étrange... Etait-ce réel ? On croirait que ça n'est jamais arrivé...!
- 38 – Je suppose que si, as-tu dit un peu vivement, offensive.
- 39 Je te dis : oui.
- 40 Je ne niais pas ; je ne l'ai pas dit, mais je ne voulais pas nier ce qui était arrivé. Dans ta voix coupante, y avait-il une menace, un sursaut pour défendre la vérité de ce rêve qui seul existe dans mon monde ? Mais je ne pouvais croire – je n'y parviens pas encore. Je continue à le considérer comme un rêve où nous fûmes associés, au hasard. Je ne pouvais me convaincre que le monde m'apportait dans sa dernière lueur, contre toute attente, cet éclat fou, comme advenu, à force d'acuité, de vorace douceur, hors de la musique du ciel.
- 41 Tu m'as dit : ne m'accompagnes-tu pas en haut ?
- 42 Brusquement le ronron, les vibrations électriques de l'ascension s'arrêtèrent net sous la lumière, entre les parois blanches éclairées du puits. De ta main fraîche tu avais tourné mon visage vers le tien. Et je retrouvais tes lèvres. Les cuivres profonds et les cymbales renvoyés par l'écho éclatent dans les solitudes vides incendiées de l'horizon. Nos lèvres sont des êtres vivants qui se saisissent, se bousculent et pressent le corps du ravissement ; elles fouaillent, lentement, anxieusement, sans jamais se rassasier ; les parois malléables du désir tâtonnent. Seuls les souffles chauds dans ta gorge lourde entre mes bras font vaciller la nef du monde ; toutes voiles gonflées, son mât victorieux fend le coeur ténébreux des eaux.
- 43 Il se dit : *Dans l'histoire de cet amour – de cet homme – il n'y eut pas beaucoup de moments heureux. Celui-là le fut.*
- 44 Il se dit : *Récompense inattendue de l'assurance qui se donne avant d'être espérée. Promesse rêvée qui se réalise porteuse d'une éternelle bonne nouvelle. Comme sont rares les instants de bonheur. Et combien épuisants...*
- 45 Il ne lui a pas dit : *mon amour, où sont allés ces jours annonciateurs ? Où a fui le premier matin de nos amours ? Je déteste la nuit, j'exècre cette autre face du roc des passions, tranchante, sourde, suraiguë, muette.*
- 46 Ne pas laisser le rêve tout anéantir, je ne dois pas.

- 47 En alerte un raidissement veillait en lui les yeux ouverts. La nuit ne vient pas, la nuit ne s'en va pas. Il n'y a plus de matin. Béance sombre du soleil. Incandescence noire et minérale.
- 48 Quand le ciel, la nuit, descendait lentement sur lui comme une chape, deux énormes ailes de chaleur et de silence se repliant..., la ronde des heures était alors lente. Lente, la solitude aux cent mains griffues, ravivait dans le terreau humide ses plaies sans plaintes ni saignement. L'appel désolé de son nom était à chaque fois une blessure nouvelle.
- 49 Il se dit : *Ce n'est pas mal, cela n'arrive pas ! Cela ne peut m'arriver à moi Cette peine d'enfant insoutenable. Allons ! Ce n'est pas un enfant qui se torture aujourd'hui. En vain.*
- 50 Abolis, les tourments de l'enfance ? Vraiment ? Et à lui-même, encore, mais à haute voix pour les murs sombres : Fou ! Deviendrais-je fou ? Perdrais-je le contrôle de mes sens ? C'est dérisoire, insensé, minable. Et pourtant cela aussi arrive. M'arrive. Je peux à peine croire à ce que je vois – encore, encore une fois – qui advient sous mes yeux, en mille neuf cent soixante et onze, pas en rêve ou dans les nuages, dans une chambre, dans un appartement : dans un immeuble, dans la rue d'une ville encombrée. Cette chaise, ces livres, des feuilles de journal, des revues, des pommes de pin séchées, la musique mécanique d'un appareil japonais et deux lampes de cent watts sous l'abat-jour jaune ; le verre d'un vieux bureau, et des pierres, des bois polis par le temps, des reproductions de Rubens, Renoir et de quelques autres ; des stylos, des encriers, et tout ce bric-à-brac au rebut où survivent les gens. Je tends les bras, réduit par une force irrépressible, et j'implore – qu'ai-je fait d'autre jusqu'ici ? Ton nom n'est qu'un cri étouffé, murmuré, tant je crains qu'on l'entende. Râma... Râma...
- 51 Cri pour moi irrésistible, à moi arraché ; chose étrangère, et qui est moi. Je tends les bras vaincu, raidi comme pour résister, mais en quête d'une réponse dont j'ignore si elle vient, derrière le plafond blanc qui s'écroule sur moi. J'implore, oui... J'implore. Il n'y a plus que la ferveur de la prière, l'oppression d'un cauchemar, le gémissement d'un appel pour la femme que j'ai prise dans mes bras, adorée, haïe, mais que j'aime. Je l'ai tenue sur mon cœur et creusé les profondeurs de son ventre tiède, j'ai connu la douceur de son sein, la dureté de son regard et ses râles de plaisir, ses chutes et ses gloires, et le goût de ses larmes. Et chaque jour, oui chaque jour, je meurs de soif pour ma femme-enfant, ma divine, ma devineresse, sérieuse, rieuse, joueuse et désespérée. Sainte-vierge-sorcière, éternelle et dépravée, que je ne connais pas.
- 52 Etrangère-et-part-imprenable-de-moi, infinie, maintenant et pour les siècles des siècles. Délire, accès de folie ? Non ce n'est pas un sort que tu m'as jeté ; nul sortilège, ou passion ou folie... Et mille fois par jour, tous les jours je décide d'en finir avec tout cela. Je me crois capable d'amputer dans le vif et mille fois je reviens me noyer dans ton amour fiévreux, dans la boue fertile d'un rêve où je m'enlise impuissant par choix, tandis que les pierres me labourent les côtes, masse gluante, épaisse, de fange et je me promets d'arracher le rêve en moi, de m'arracher à sa glaise, dusse-je y laisser quelques lambeaux palpitants de chair vive : lambeaux sanguinolents, dégouttant, épais et sombres, hors de moi. Je veux l'immensité salée de la mer étale sans horizon, non ces lourdes vagues qui obstruent mes lèvres. J'ouvre les yeux dans ces eaux troublées, les prunelles pleines de leur impureté, comme en est plein le monde. Et quand je m'éveille, c'est allant vers toi que je me retrouve, toujours, toujours à l'assaut de toi et de ton monde qui est le mien, que je ne connais pas. Je vis de toi, avec toi et tu n'es pas là. Cela arrive-t-il vraiment ?

- 53 *Il se dit : Toi, tu ne parviens pas à réaliser ce qui t'arrive, pas même à y croire, alors même que ses orages font rage en toi et t'anéantissent. La mort, quand elle viendra, la nieras-tu de même ? Tu n'y crois pas et c'est là, chaque fois, une mort nouvelle, une destruction insupportable, et tu ne conçois pas qu'elle puisse t'arriver.*
- 54 *C'est finalement dérisoire et gratuit, oui, dérisoire et insignifiant. Et elle ?... Elle, que lui importerait-il, si elle savait où il en était ? Elle trouverait probablement que ça ne vaut pas la peine d'en parler, que ça ne se dit pas ; elle trouverait cela tout au plus étrange, fallacieux ou incompréhensible, ce qui revient au même.*
- 55 Elle pourrait l'accueillir aussi avec sa légèreté ou son ironie, avec pitié, ou avec indulgence et approbation, ou pire, avec de la compréhension, des égards, et même de la sollicitude... Et tout est aussi insupportable.
- 56 Mais que veux-tu, nul n'a besoin de ce drame.
- 57 Mikhâïl était debout sur la jetée de pierre qui sinuait à travers les eaux gris-vert et basses du marais. Il aspira profondément les bouffées d'air salé. A l'horizon d'un ciel tendu et transparent, montèrent du plus loin des cris, écho assourdi, mélancolique d'une légèreté juvénile : de jeunes bédouins jouaient ou se battaient là-bas. Des coups de feu crépitaient, successifs. De par le toit du ciel, les pierres, chair tendre des rêves heureux, battant désespérément de l'aile, leurs flancs ouverts déchirés par le plomb, churent lourdement sur le rivage proche, sur le muret et les tas noirs de briques : quelques gouttes de sang avarès perlèrent sur la chair brune déchirée ; lourdes gouttes, sombres pépites d'yeux rouges, cruels, jaunes, perdus dans les chamarrures du rêve et des plumages blanc, brun ou gris. Ils avaient volé, fuyant, traqués, ailes déployées en vagues épaisses, montantes. Clos, maintenant, les gros becs argentés ; les ailes et l'immensité du ciel ne leur serviront plus de rien, et personne ne les enfouira dans les sables amers de cette côte où ils sont tombés comme des pierres. Ils se vendront, morts, au marché aux esclaves. En touchant terre, ailes repliées, le choc a fait éclater les bréchets qui saignent.
- 58 Je voulais m'incorporer le rêve, le monde, et toi. Que ne voulais-je pas !
- 59 Mais avec quelle sévère nécessité malgré tout.
- 60 Il avançait par petits bonds, les bras en croix, battant l'air comme un équilibriste, sur le visage des pierres glissantes et polies par l'eau, sur les touffes chevelues des mousses vert-jaune qui ondulaient au gré des vaguelettes avec des bruits de succion et de baisers mous dans les trous de la pierre.
- 61 Il prend appui sur le fer rongé des mains courantes métalliques. La rouille qui lui écorche les mains le fait sursauter, sur les marches qui oscillent et tremblent sous son poids il se fait d'instinct plus léger, il se soulève sur les gros barreaux qui ploient. Des yeux, il guette, et retrouve le fil des nostalgies. Verts souvenirs, mais d'un vieux vert, usé, délavé par le sel et le soleil. A travers les planches des marches, de nouvelles ondes rident le fil des eaux. Le bois des marches vibre sous ses pas, d'anciens soupirs lui reviennent ainsi, paisibles, fluides, sur la crête des lourdes vagues grises, pour gonfler son cœur, après un long détour, d'un vieux bonheur retrouvé. A présent, il dépasse les jungles touffues de roseaux coupants à leur extrémité, tout autour de lui, séparés par l'écume accumulée des végétaux crouissant à la surface épaisse et indistincte de l'eau. Déchets de boîtes de conserves rouillées, unique galoche de bois trempé, qui surnage, dépouillée de son cuir, bout de pneu noir et luisant dans les entrelacs de roseaux. Une large route, sèche, propre au-dessus de la viscosité des mousses et de leur luxuriance, et

deux rambardes de fer fin, l'appelait au large, par la seule innocence, la pureté de leur corps de bois nu ; et sa barque l'attendait au bas de l'escalier de fer qui sombrait dans l'eau. A peine le rivage désertique lui apparaissait-il dans une ligne de brume gris-pâle, au loin, derrière laquelle il devinait comme halluciné, les antiques bâtisses blanches des tours romaines, les fours à briques, leur masse épaisse et imprécise presque estompée par la distance.

- 62 Rare ivresse de liberté du vent salé, pieds dociles et légèreté du corps, comme un envol vers de nouveaux ciels.
- 63 Une mouette énorme piqua tout près de lui, ailes blanches déployées, silencieuse et lourde, portant la conviction aveugle d'on ne sait quelle menace.
- 64 Elle lui avait dit : N'éteins pas quand tu t'en iras mon amour j'ai peur dans le noir si je me réveille.
- 65 Le monde t'a fait mal mon amour.
- 66 Mais qui n'a-t-il blessé ?
- 67 Et tous, naturellement, nous supportons.
- 68 Et cependant, ni ton courage ni ta rigueur ne t'ont sauvée, dans la nuit, ni ton sens du devoir, accompli avec la même application qu'une fillette studieuse, et plus encore... Ta détermination dans les luttes, ton pouvoir d'accueil, tes prodigalités à corps perdu, pour plaire et être aimée ; ce don de soi incessant, de tout, jusqu'au bout. Cette quête, qui te dépasse et t'épouvante, mais qui toujours, toujours, te jette en avant – par souci de sécurité ? Quête de bonheur ? – ne t'a été d'aucun secours. L'enfant qui cherche des amarres n'a rencontré que des monstres et des goules, n'a trouvé que les feuillages verdoyants de ses rêves, morts à la levée des vents, tu étais venue au matin, et quand tu étais entrée, les murs silencieux de la maison endormie firent barrage à toutes les vagues du monde, qui frappaient au dehors. Si légères étaient alors les rafales de l'eau qu'elles se faisaient presque oublier.
- 69 Tu étais, là, sur le bras du fauteuil, refusant de te détendre, d'abandonner ton corps à ma chambre étrangère – si pleine de toi à ton insu. J'avais posé ma main sur ton genou. Ton visage n'était plus qu'un masque, tes yeux y brillaient, feux stables et jaunes. Derrière le voile blanc du rideau, la brume matinale était l'apaisante caresse d'une paix comptée sur une très vieille blessure qui battait doucement, et qui dès lors ne devait plus cicatriser.
- 70 Après la tasse de café que je t'avais préparée – tu étais restée là assise à m'observer pendant que je prenais mon petit déjeuner, tu m'avais dit que tu ne prenais rien le matin, que tu n'avais besoin de rien, rien qu'une tasse de café, et avec joie – la tasse refroidissait dans ta main maintenant, à moitié bue. Ton regard faisait le tour de la pièce étrangère. J'ai su plus tard, par toi, tout ce qu'elle t'apportait de frustration et de rejet ; tu dis tout ce que tes dispositions purificatrices interposaient entre les choses et toi. Tu t'étais emmitouflée dans de lourds lainages, lourds de sens. C'est ainsi que tu m'avais tendu la lettre, ta première lettre, sans contexte et sans signature ; et je t'avais déchiffrée au travers d'une certaine fièvre qui m'embuait les yeux.
- 71 « Cet après-midi, je suis sortie toute seule, perdue, l'une après l'autre les vitrines des magasins me renvoient mon image quelque peu esseulée, dans cette rue grouillante de monde où je ne retrouve rien... Près du cinéma 'Radio', la nuit tombante, le tohu-bohu et la masse des gens m'attirèrent, promesse d'oubli, et je m'y abandonnai. Et me voilà, au bar du cinéma, récrivant... Je suis déchirée par le désir ambigu d'être près de toi et

de te fuir... Je voudrais te dire que je suis heureuse que tu existes et... heureuse de t'avoir rencontré. »

72 Mon amour.

73 Je déchirai la lettre : minute éternellement renouvelée, de fureur, de révolte, de désir frustré, mêlés à la certitude vacillante que c'était là le cérémonial obligé d'un pauvre drame où chacun tenait le rôle du vaincu. Rôle dont J'ai perdu les répliques, au milieu de tant d'autres.

74 Une autre fois – une autre fois toujours recommencée ? – je n'avais rien dit, la vieille peur de te perdre toujours aux aguets avait repris mon cœur. Difforme, informe pierre dure, inébranlablement ancrée en moi. Panique sans raison, aux yeux injectés, et qui me conduirait presque à te perdre vraiment. Comme si son opiniâtreté exténuée rejoignait en moi je ne sais quelle obscure pulsion. Ne me laisse pas te perdre. Ce n'est pas là une prière ou une requête, c'est le constat d'un fait accompli, de l'évidence fondamentale, tout simplement : c'est ma pierre d'angle, le roc, le cœur même de ma terre. Ne me laisse pas te perdre. Je ne te perdrai pas.

75 Et bien sûr nos lèvres, ce matin-là, ne se rencontrèrent pas, et je n'eus pas, dans cette chambre, les bonheurs de ton corps tendu, tourmenté par d'obscurs désirs, si peu charnels. Tu étais restée là, réfugiée dans les frontières floues d'un autre de tes domaines. Ma main, sur ton genou, avait espéré à tâtons à travers le nylon translucide une autre terre, étrangère, aimée, mais si loin de ma main, et dont je ne connaissais pas les repères.

76 Adieux précipités, baisers trébuchants.

77 Dans cette chambre, ce matin-là, tu me dis : je voudrais satisfaire tout le monde, c'est ma nature je sais, je n'y peux rien... Je sais aussi pourquoi, je devrais en guérir, eh non ! N'y a-t-il pas de rémission par lucidité ?

78 Je ne lui dis pas, évidemment, qu'elle était l'épreuve même. Mais tes tourments, que sont-ils ? Ne pourrais-je les connaître ? Vieux adages usés, dilapidés, vérités déformées, marbre fêlé qui retient encore une verte flamme.

79 *C'est là une faute, un crime même, s'il préférerait, ou tout au moins – que ce moins est amer – un échec de n'avoir pas su lui dire, malgré tout :*

80 Mon amour, on ne peut se concilier le monde.

81 *Mais elle ne se serait pas laissée convaincre.*

82 Elle: « C'est comme ça que j'ai été faite, et je ne pourrais pas changer. »

83 *Oui, un crime, là encore, puisqu'il l'appelait ainsi.*

84 Je voulais que mon amour, notre amour, soit le tout ou rien, un regard qui soutienne enfin la vue mortelle du visage défiguré pour exorciser le meurtre même, qu'il s'en aille et se consume au cœur incandescent de l'ombre.

85 Je voulais – et je veux, je veux encore – soulever avec toi à mains nues les lourdes stèles des tombes qui s'abîment en terre et creuser de nos corps nus dans la boue les sépultures béantes, gluantes, au feu de nos yeux.

86 Riche boue riche de toutes les puretés, sa force transcende la faute et l'innocence.

87 Car tu m'es si chère.

88 Malgré toutes les blessures. Toutes celles que tu m'as infligées, et celles -oui, je sais – que je t'ai, moi, infligées.

- 89 Pour ta désolation et ta solitude, que je connais si bien, et qui pèsent sur ma côte brisée, aiguillée ; ma côte d'Adam dressée blanchie à l'air nu.
- 90 Toi : – Il n'y a peut-être rien entre nous – car nos différences sont essentielles, comme tu dis – que cette nostalgie, et une forme de quête.
- 91 Toi dormant. Ton visage rond, ambre sur l'oreiller. Je te regarde, une soif amère et rêche dans la bouche, sans me désaltérer. Derrière toi la lampe diffuse son demi-jour sur ton bras nu ; le goût des baisers sur ta chair détendue et sombre, jusqu'au tendre repli vers tes seins qui se déversent, est encore sur mes lèvres. Dans la nuit que cette chambre emprisonne, je me tourne vers l'étagère lisse pour déposer, debout, ma cigarette consumée.
- 92 Soudain, tu te retournes vers moi, et tu soulèves un peu la tête – Me vois-tu ? Tes yeux vides... Négateurs ? Accusateurs ? Mais tu dors toujours.
- 93 Dans le vide avare de la lampe, un instant, je t'ai vue, tu as eu pour moi les yeux d'une étrangère qui découvre un étranger dans sa chambre. Tu retombes. De lentes minutes passent ; un silence bousculé de hantises contenues, comme toujours ne me laisse pas dormir. Attente sans avenir, sans port.
- 94 Ta plainte lente dans le sommeil, pesante, blessante ; dans le silence scellé, la longue plainte étranglée, désespérée de ta gorge sous un poids insoutenable, sans espoir ou requête... sans appel, une détresse définitive que je ne peux pas supporter. Mon amour, qui donc vient à ton aide dans cette zone sombre et vide où les souffles de solitude ne dévastent que toi ? Qui saura fendre jusqu'à toi ces contrées sans contours de la désolation ? L'appel qui monte encore dans mes cauchemars sans fin.
- 95 Je veux m'élancer vers toi, t'embrasser, t'effleurer la joue ; ne pas te surprendre. Je vais t'envelopper, te ramener à moi, lever ce fardeau qui t'opprime et te serrer. Je te délivrerai de la peur, mon amour réchauffera tes lèvres ; je viens te dire qu'il est là.
- 96 Tout tremble, mon lit fait face au tien, je me tiens immobile, dans un geste vers toi inachevé, sans bouger.
- 97 Dans ta poitrine oppressée, la plainte a doucement décru, elle cède un instant, gagnée par l'oubli mesuré rythmé, de ton souffle. Puis tu t'éloignes dans le sommeil, définitivement ; dans un lointain sans issue où il n'y a plus de toi ni de moi, ni personne... rien, où le monde n'est plus ; je me retourne seulement vers les objets épars sur l'acajou trop bien ciré – piécettes de cuivre et d'argent, lunettes, livre, clé, et les billets de théâtre inutilisés – et je pose un nouveau mégot qui va s'éteindre doucement sur son bout-filtre, parmi les autres déjà froids ; âpre cendre collée à mes lèvres. Tu m'avais dit : « À propos, il paraît qu'en dormant je geins parfois, comme si on m'étranglait, ou quelque chose de ce genre... Il ne faut pas t'inquiéter, ça ne signifie rien du tout. »
- 98 Elle dormait encore quand Mikhâïl émergea de ce demi-sommeil troublé, entrecoupé de veilles, qui était devenu le sien durant ces six jours déchirés de splendeur, de rêves réalisés et de doute, dépossession et attente, jalousie folle. Jours d'échec. Et son trésor tout entier était là, entre ses mains. Son trésor ? Il n'avait n'en. Tout était à elle. Ce qu'il voulait était un autre don total : donner et recevoir n'étaient qu'une chose, différente, rien ne devait être à personne.
- 99 Le rituel du rasage touchait à sa fin. Son visage quotidien dans le miroir ne lui disait rien. Il n'avait pas senti le glissement du rasoir dans la peau, une gouttelette de sang

- perla soudain à son doigt. Un peu de coton pris à la hâte dans sa trousse de toilette l'épongea bientôt.
- 100 Quand elle s'éveilla : ses grands yeux questionneurs. Elle répondit à son salut, languissante, derrière une tension encore lovée dans les voiles de la nuit.
- 101 « Bonjour ! »
- 102 Voix étirée, de fillette consciente d'être aimée qui en remet. Un chaton ensommeillé dont toute la férocité tactile se fait soyeuse, paresseuse. Ses seins libérés flottaient dans le blanc de sa chemise, luisaient un peu par l'ouverture, exhalaient l'odeur tiède du sommeil ; elle ramenait frileusement le drap sur ses épaules nues.
- 103 Mais quand il fut à côté d'elle qui s'agitait un peu dans le lit trop étroit, elle ne lui avait tendu que ses lèvres fermées :
- 104 – « Ne m'excite pas, ça me mettra sur les nerfs pour toute la journée », et puis : « Qu'est-ce qui t'es arrivé ? »
- 105 – Je ne sais pas, je me blesse partout, je me mutile ».
- 106 Sa tête, ses cheveux courts vigoureux, musqués, sa nuque pesaient sur son épaule et sur son bras. Sa beauté singulière le blessait aussi. Il lui montra sa main en prenant garde au coton rougi :
- 107 – « Je me suis coupé le doigt.
- 108 – Mon cœur, ô prune de mes yeux ! »
- 109 Un lame de fureur très ancienne fit soudain rage en lui : il était nul et rejeté. Il s'efforça de rire, mais trop vite, trop tendu.
- 110 – « Qu'est-ce que ça veut dire ça ? » Il voulu l'embrasser sur la joue. Elle se détourna, et coupante :
- 111 – « *Prune de mes yeux* : expression populaire arabe, qui marque la tendresse. »
- 112 Tout s'effondra à nouveau, et maintenant, au dernier matin, dans l'imbécillité. Le voilà qui gâchait ces dernières heures. Au fond de lui, il se demanda si la tendresse pour elle et pour lui n'étaient pas deux choses très éloignées.
- 113 « Dans quelques jours, tu me détesteras.
- 114 – Je t'aime.
- 115 – Oui, sans doute à ta manière », avait-elle répondu, pensive, comme cherchant quelque chose.
- 116 Non, totalement et définitivement, je t'aime. C'est tout. Sans limite, sans attribut. Sans condition. C'est absolu. C'est l'essence et la finalité première. Rien ne peut le mesurer ; mon amour pour toi est sans contrepartie, il est impondérable– Oui, je t'aime toute et je te veux, toute. « Combien, combien de fois avait-il dit cela, se demanda-t-il ? Et combien de fois tu ? Combien viendront, éternellement ? »
- 117 Il voulu serrer un peu plus sa tête, mais elle se détourna de nouveau. Il se soulevait, tournait autour d'elle, maladroit, cherchait à rapprocher son visage du sien. Et elle serrait la bouche, refusait ses yeux, ses yeux étranges et compatissants qu'il désirait follement. L'étau se resserrait, les eaux accumulées, les vagues spontanées de l'élan refluaient. Au matin compté de ces dernières heures, deux corps jetés sans secours, voilà ce qui restait. Sa tension n'était qu'une volonté avortée. Devant lui se dressait la lettre qu'elle avait reçue la veille : « Le Caire après minuit », cauchemar de papier

- blanc. Et ce regard lointain. « N'essaie pas d'évaluer notre relation... Que voudrais-tu que je te dise ? »
- 118 C'était un autre monde que le leur. Ses pas engendraient des murs, et elle y tenait résolument. Les rondes anxieuses de l'attente, de l'échec, du rejet, de l'incertitude et des interrogations qui frustraient tout abandon possible aux bonheurs de son corps, tout, tout était réuni pour faire de lui cet amant minable aux premières heures du matin.
- 119 « Ne me désires-tu pas, en tant que femme ? – Mais si, si ».
- 120 Elle le regarda, silencieuse, rêveuse : « Bien que tu en sois content, tu n'as pas l'air vraiment convaincu de ce qu'il y a entre nous. »
- 121 Oui, ton corps altier et doux et plein de vie excite mon désir. Mais je ne veux pas que tu sois ce corps, n'as-tu pas encore compris, Râma ? Pas seulement... Ou bien est-ce si peu pour toi ? Je ne veux pas de ton corps dressé entre nous, comme une échappatoire. Tout entière, je te veux, car je t'aime tout entière ; toi, seule, sans ces monstres que tu couves. Il a pour lui les siècles des siècles ; ton corps est riche et profond et se meut dans un prodigieux limon nourri de ta jeunesse toujours fraîchement éclore, baigné dans la rosée suave de l'éternel désir. Corps assoiffé, les larmes ou les assauts ne le désaltèrent pas. Ses rondeurs brunes labourées, oui, mais toi avec elles, et moi ; et retrouver mon rêve cassé soudain ressoudé. Tout, avec mon, avec notre amour. Je te veux, ma Râma, et ton corps et ton firmament cruel où brille la tête coupée de Jean-Baptiste dans le tranchant clair brûlé du soleil, qui tourne sans cesse dans l'épaisse pureté que j'ai, que nous, avons connue ensemble. Moments d'ivresse de folie et de rêves réalisés.
- 122 Elle : Je m'étais éveillée pleine de ma tendresse pour toi.
- 123 Il aurait voulu pleurer, anéantir de ses poings crispés les pierres sèches, friables dans ses yeux.
- 124 La tendresse que j'ai repoussée, pour quelle vanité ? Pour quelle colère, quelle peur ? Il la regarda seulement. Sait-elle lire dans ses yeux ? Mais en aucun cas elle ne le veut Au buffet de la gare, quand ils prenaient leur thé, avant le départ, dans des murs polis ouverts sur un large escalier. Les distances entre eux étaient immenses, mais il dit : « Qui sait quand nous nous reverrons ? » Elle répondit exaspérée : « Dieu seul le sait ! »
- 125 Dans la gare, son visage contre sa joue ; le train partait. Il faut qu'il la laisse ; elle va le laisser. La menace du départ est maintenant un fait accompli. Tout de lui-même et de ce qui l'entoure se perd dans le désarroi absolu ; rien qu'elle, lourde contre lui ; dans ses bras, pleine mais barricadée en elle-même. L'instant qui va passer là tout de suite ; elle doit partir, elle ne reviendra plus ; l'instant qu'il voudrait arrêter. Il resserre ses bras sur elle, agrippé à cet entêtement désespéré et il sait bien qu'il n'a rien entre les bras : son corps plein de refus avec, au mieux, un peu d'indulgence.
- 126 – « Je t'aime... Quoi qu'il puisse arriver je t'aime. »
- 127 Et elle ne répondait non ; elle était clémente, mais l'embrassa tristement. Il se dit : où a pris fin mon voyage ? Non il n'a pas pris fin. Il n'a pas l'air d'avoir de fin. Apprendrai-je à accepter tout ceci pour ce que c'est, avec mes besoins et les siens sans chercher à le justifier ?
- 128 La vague me roule âpre et amère, elle ne reflue pas.

- 129 Elle était debout devant lui sur le bord de l'étang, les jambes ancrées dans les sables des eaux basses, pâissante. Il était dans sa barque, louée à l'aube à un jeune bédouin avide, aux pieds nus, aux yeux de biche. Au loin, les fours à brique, la gueule rougeoyante d'un feu dense et lent. L'angle du mur de la vieille tour romaine semblait brisé avec ses pierres grises, derrière les dunes de sable qui poudroyaient dans le midi. La barque était stable, étroite et sans fond, fragile, cependant qu'il fendait la surface épaisse de l'eau sans paraître avancer sous le ciel plombé. Il avait oublié de mettre de la cire dans ses oreilles. Le bâtiment de l'auberge lui semblait encore proche, large derrière son mur mince et branlant.
- 130 Il dit sans colère : Qu'as-tu fait de moi ?
- 131 Elle : Je suis une sorcière, ne le savais-tu pas ?
- 132 *Pourquoi m'es-tu apparue, quand je m'apprêtais à ce dernier voyage paisible, au bout du lac ? Pourquoi t'avoir aimée ? Pourquoi t'aimer et te rejeter, rejeter tes tourments, ta douleur insupportables ? Je refuse ce que tu réserves dans chacun de tes accueils et de tes dons, qui que tu sois déesse ou sorcière, ou bien amante. Pourquoi as-tu allumé en moi le feu de cet enfer, as-tu commencé ta danse du mal, promesse d'une tendresse qui ne vient pas ? Je glissais, taisant tout de ma douleur comme de moi-même, vers les dernières lueurs du couchant. Circé Séraphine, Sirène, la voix aux mille charmes me poursuit dans une nuit au soleil noir. Râma, le fruit plein de l'amandier qui mûrit entre tes seins déverse l'eau des crues dont le flux vient frapper aux quatre murs de ma chambre. L'écho de tes mots aux si belles musiques frappe mes oreilles d'enchaîné dans la nuit silencieuse de ta chambre. Les monstres marins, les bêtes sauvages sous tes pas dans la tour bleu-pâle, ouvrent leurs gueules en silence. Le vent sec agite tes cheveux en caresse sur ta joue. Ton souffle imprègne encore ma bouche de senteurs intimes et singulières. Je t'ai connue, et je sais, je sais que je t'aimerai, et de ma vie je n'ai rien haï ni personne comme je te hais. Ne m'avais-tu pas dit, une fois : « Je voudrais tuer... » Moi je veux tuer... Je connais maintenant la fièvre de vouloir tuer. Et détruire. Et contenir dans sa paume le visage tendre et cher et unique, qui porte la beauté du monde, son exil, sa dureté. Et le contenir, le presser de tout son amour et son désir entre ses mains, de toute sa douleur, qu'il s'anéantisse entre ses mains... Tu m'as tout donné, la gloire, la splendeur effrénée du plaisir, et la douleur, l'amertume de l'aliénation, entières, tout, tout ce que j'ai en ce monde. Pourquoi es-tu apparue dans ma vie, pourquoi es-tu venue ?*
- 133 Mikhâïl vit la mouette ailes déployées s'abattre derrière les pierres de la tour. Et ne pas remonter. Il reconnut son visage.
- 134 Ses rames s'agitaient dans les sables blancs et fins, plongeant et pointant en silence. La barque prisonnière tanguait sans poids, soulevée par les vagues jaunes de scories. Les rames frappaient à toute force, blessaient les anneaux de fer fichés sur les rebords, avec des grincements rauques et sourds qui emplissaient le vent calme et le silence. Mais il n'avancait pas ; les rames disparaissaient dans le sable sans résistance, puis remontaient et disparaissaient encore. L'étang de sable n'a pas de durée. Il ramait sans cesse, sans effort, sans rencontrer d'obstacle.... et le bateau restait là, sur place, n'avancait pas ; il flottait coquille frêle sur la masse mouvante des sables.
- 135 Quand il regarda derrière lui, une épaisse ligne rougeâtre striait la surface bleue de l'eau de mille ruisseaux saignants.
- 136 Et quand la terre se leva, il arriva ce qui a été raconté. L'inhumaine le trouva qui s'en allait vers le bout du lac. Elle vint à lui nue, les cheveux hirsutes.

INDEX

Mots-clés : littérature